

Hommes de peu de foi !

Philippe Gajan

Numéro 153, septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gajan, P. (2011). Hommes de peu de foi ! *24 images*, (153), 30–30.

Hommes de peu de foi !

par Philippe Gajan

Enfin l'inquiétude qui s'empare du cinéma à la fin des années cinquante est contemporaine du retour de la révolution, d'abord sous forme d'inquiétude, dans toutes les sociétés modernes.

– Jean-Patrick Manchette, *Les yeux de la momie*

Bon nombre d'œuvres sélectionnées au festival de Cannes 2011, toutes sections confondues, dessinent très nettement une certaine idée métaphysique du cinéma. Un cinéma qui s'interroge sur le sens de la vie et sur la crise de la foi contemporaine au sein des sociétés occidentales, voire des sociétés tout court. Cette question est, bien entendu, au centre de deux des grands films de Cannes 2011, *The Tree of Life* de Terrence Malick et *Melancholia* de Lars von Trier, grands tant par leur ambition que par l'ampleur de leur propos (Gilles Marsolais dans son texte p. 43 aborde ces films en comparant leurs stratégies respectives). Ces films replacent avec humilité et chacun à sa manière l'histoire de l'humanité dans la course infinie de l'univers. Finitude de l'homme, infini du cosmos ou de la nature, nature versus culture, chez Lars von Trier le misanthrope ou au contraire chez Malick le panthéiste... Ou encore chez Naomi Kawase qui, dans *Hanezu no Tsuki*, inscrit son trio amoureux sous le signe d'une légende qui met en scène trois montagnes, faisant ainsi écho à l'histoire qu'elle raconte de façon minimaliste. Finitude de l'homme en crise aussi chez Dumont qui, avec *Hors Satan*, donne dans l'ascétisme si on le compare aux trois cinéastes déjà nommés, beaucoup plus élégiaques que lui, mais qui pourtant inscrit également ses personnages dans une nature trop grande pour eux. Quatre films (parmi tant d'autres!) pour dire la détresse d'une humanité à la dérive, en perte de repères. Certes,

retrouver ces quatre auteurs majeurs sur ce terrain-là ne devrait pas surprendre, ces films s'inscrivant tout naturellement dans l'esprit de leur filmographie. Et Bruno Dumont ici est exemplaire puisque son nouveau film pourrait être considéré comme un chapitre ajouté à une geste philosophique qui livrerait pied à pied combat à l'obscurantisme (d'où son titre). Si retrouver ces cinéastes côte à côte, avec des préoccupations finalement assez proches, reste pourtant assez remarquable, cela apparaît, en tout cas, porteur de sens. Aux temps pas si lointains de la postmodernité, de la fin des grands récits (Lyotard) ou de l'ère du vide (Lipovetsky), les auteurs décrivaient un état de l'humanité (disons des sociétés occidentales) en perte de repères, mais surtout de transcendance, c'est-à-dire de possibilités de dépassement. Le cinéma métaphysique contemporain réintègre au contraire cette possible transcendance même si elle n'y est pas forcément synonyme de salut.

En effet, si aucun autre cinéaste n'a, comme Lars von Trier, évoqué la « solution finale », lui qui, dans *Melancholia*, ne convoque rien de moins que l'apocalypse, reste que la mort est certainement, avec le doute, le motif le plus récurrent à Cannes cette année. Cela est impressionnant, d'autant plus que dans un registre peut-être moins tragique (quoique...), Moretti et son *Habemus papam* enfonce le clou en faisant justement de la mort le sujet de son film (voir le texte de Jacques Kermabon en p. 40). Mais en y pensant bien, le pape de Moretti, en renvoyant dos à dos l'Église et la psychanalyse, en se tournant vers le verbe de Tchekhov, ne fait que reconnaître le destin tragique de l'homme, sa nature faillible et mortelle.

Hommes de peu de foi ! Nous pourrions dresser une liste considérable de remèdes, ou plutôt de diversions, que proposent contre ce sentiment d'oppression les cinéastes film après film : la maison close *L'Apollonide* de Bertrand Bonello (voir texte p. 33), la chambre des fantômes de *Sleeping Beauty* de Julia Leigh ou encore le romantisme de Gus Van Sant, qui livre sans doute avec *Restless* la plus belle histoire d'amour du festival. Mais dans tous les cas, on n'échappe pas à la figure de la mort, au rouleau compresseur du temps et au doute. « Cannes la métaphysique » a célébré alors avec beaucoup de dignité les noces du meilleur du cinéma et de la grande petite histoire de l'homme inquiet qui, face à la mort, se révèle. *L'oncle Boonmee* n'a donc été que le précurseur (certes génial) d'un cinéma qui, enfin, se décide à transcender le réalisme dans lequel trop souvent il se cantonnait... pour ne pas dire se vautrait. ■



Hanezu no Tsuki de Naomi Kawase